Et l'on rencontre l'embrassade
Des grands ours de huit pieds de haut.

L'homme en ces monts naît trabucaire;
Prendre et pendre est tout l'alphabet;
Et tout se règle avec l'équerre
Que font les deux bras du gibet.

On est bandit en paix, en guerre
On s'appelle guerillero.
Le peuple au roi laisse tout faire;
Cet ânier mène ce taureau.

Dans les ravins, dans les rigoles
Que creusent les eaux et les ans,
De longues files d'espingoles
Rampaient comme des vers luisants.

Nous tenions tous nos armes prêtes
A cause des piéges du soir.
Le croissant brillait sur nos têtes.
Et nous, pensifs, nous croyions voir,

Tout en cheminant dans la plaine
Vers Pampelune et Teruel,
Le hausse-col du capitaine
Qui reparaissait dans le ciel.

V

L'ASCENSION HUMAINE

Tandis qu'au loin des nuées,
Qui semblent des paradis,
Dans le bleu sont remuées,
Je t'écoute et tu me dis :

« — Quelle idée as-tu de l'homme,
De croire qu'il aide Dieu ?
L'homme est-il donc l'économe
De l'eau, de l'air et du feu ?

« Est-ce que, dans son armoire,
Tu l'aurais vu de tes yeux
Serrer les rouleaux de moire
Que l'aube déploie aux cieux ?

« Est-ce lui qui gonfle et ride
La vague, et lui dit : Assez!
Est-ce lui qui tient la bride
Des éléments hérissés ?

« Sait-il le secret de l'herbe ?
Parle-t-il au nid vivant ?

Met-il sa note superbe
Dans le noir clairon du vent?

« La marée âpre et sonore
Craint-elle son éperon?
Connaît-il le météore?
Comprend-il le moucheron?

« L'homme aider Dieu! lui, ce songe,
Ce spectre en fuite et tremblant,
Est-ce grâce à son éponge
Que le cygne reste blanc?

« Le fait veut, l'homme acquiesce.
Je ne vois pas que sa main
Découpe à l'emporte-pièce
Les pétales du jasmin.

« Donne-t-il l'odeur aux sauges,
Parce qu'il sait faire un trou
Pour mêler le grès des Vosges
Au salpêtre du Pérou?

« Règle-t-il l'onde et la brise,
Parce qu'il disséquera
De l'argile qu'il a prise
Près de Rio-Madera?

« Ote Dieu; puis imagine,
Essaie, invente; épaissis
L'idéal subtil d'Égine
Par les dogmes d'Éleusis;

« Soude Orphée à Lamettrie;
Joins, pour ne pas être à court
L'école d'Alexandrie
A l'école d'Édimbourg;

« Va du conclave au concile,
D'Anaximandre à Destutt;

Dans quelque cuve fossile
Exprime tout l'Institut;

« Démaillotte la momie;
Presse OEdipe et Montyon;
Mets en pleine académie
Le sphinx à la question;

« Fouille le doute et la grâce;
Amalgame en ton guano
A la Sybaris d'Horace
Les Chartreux de saint Bruno;

« Combine Genève et Rome;
Fais mettre par ton fermier
Toutes les vertus de l'homme
Dans une fosse à fumier;

« Travaille avec patience
En puisant au monde entier;
Prends pour pilon la science
Et l'abîme pour mortier;

« Va, forge! je te défie
De faire de ton savoir
Et de ta philosophie
Sortir un grain de blé noir!

« Dieu, de sa droite, étreint, fauche,
Sème, et tout est rajeuni;
L'homme n'est qu'une main gauche
Tâtonnant dans l'infini.

« Aux heures mystérieuses,
Quand l'eau se change en miroir,
Rôdes-tu sous les yeuses,
L'esprit plongé dans le soir?

« Te dis-tu : — Qu'est-ce que l'homme?
Sonde, ami, sa nullité;

Cherche de quel chiffre, en somme,
Il accroît l'éternité !

« L'homme est vain. Pourquoi, poëte,
Ne pas le voir tel qu'il est,
Dans le sépulcre squelette,
Et sur la terre valet ?

« L'homme est nu, stérile, blême,
Plus frêle qu'un passereau ;
C'est le puits du néant même
Qui s'ouvre dans ce zéro.

« Va, Dieu crée et développe
Un lion très réussi,
Un bélier, une antilope,
Sans le concours de Poissy.

« Il fait l'aile de la mouche
Du doigt dont il façonna
L'immense taureau farouche
De la Sierra Morena ;

« Et dans l'herbe et la rosée
Sa génisse au fier sabot
Règne, et n'est point éclipsée
Par la vache Sarlabot.

« Oui, la graine dans l'espace
Vole à travers le brouillard,
Et de toi le vent se passe,
Semoir Jacquet-Robillard !

« Ce laboureur, la tempête,
N'a pas, dans les gouffres noirs,
Besoin que Grignon lui prête
Sa charrue à trois versoirs.

« Germinal, dans l'atmosphère,
Soufflant sur les prés fleuris,

Sait encor mieux son affaire
Qu'un maraîcher de Paris.

« Quand Dieu veut teindre de flamme
Le scarabée ou la fleur,
Je ne vois point qu'il réclame
La lampe de l'émailleur.

« L'homme peut se croire prêtre,
L'homme peut se dire roi,
Je lui laisse son peut-être,
Mais je doute, quant à moi,

« Que Dieu, qui met mon image
Au lac où je prends mon bain,
Fasse faire l'étamage
Des étangs à Saint-Gobain.

« Quand Dieu pose sur l'eau sombre
L'arc-en-ciel comme un siphon,
Quand au tourbillon plein d'ombre
Il attelle le typhon,

« Quand il maintient d'âge en âge
L'hiver, l'été, mai vermeil,
Janvier triste, et l'engrenage
De l'astre autour du soleil,

« Quand les zodiaques roulent,
Amarrés solidement,
Sans que jamais elles croulent,
Aux poutres du firmament,

« Quand tournent, rentrent et sortent
Ces effrayants cabestans
Dont les extrémités portent
Le ciel, les saisons, le temps ;

« Pour combiner ces rouages
Précis comme l'absolu,

Pour que l'urne des nuages
Bascule au moment voulu,

« Pour que la planète passe,
Tel jour, au point indiqué,
Pour que la mer ne s'amasse
Que jusqu'à l'ourlet du quai,

« Pour que jamais la comète
Ne rencontre un univers,
Pour que l'essaim sur l'Hymète
Trouve en juin les lys ouverts,

« Pour que jamais, quand approche
L'heure obscure où l'azur luit,
Une étoile ne s'accroche
A quelque angle de la nuit,

« Pour que jamais les effluves,
Les forces, le gaz, l'aimant,
Ne manquent aux vastes cuves
De l'éternel mouvement,

« Pour régler ce jeu sublime,
Cet équilibre béni,
Ces balancements d'abîme,
Ces écluses d'infini,

« Pour que, courbée ou grandie,
L'œuvre marche sans un pli,
Je crois peu qu'il étudie
La machine de Marly! » —

Ton ironie est amère,
Mais elle se trompe, ami.
Dieu compte avec l'éphémère,
Et s'appuie à la fourmi.

Dieu n'a rien fait d'inutile.
La terre, hymne où rien n'est vain,

Chante, et l'homme est le dactyle
De l'hexamètre divin.

L'homme et Dieu sont parallèles;
Dieu créant, l'homme inventant.
Dieu donne à l'homme ses ailes.
L'éternité fait l'instant.

L'homme est son auxiliaire
Pour le bien et la vertu.
L'arbre est Dieu, l'homme est le lierre;
Dieu de l'homme s'est vêtu.

Dieu s'en sert, donc il s'en aide.
L'astre apparaît dans l'éclair;
Zéus est dans Archimède;
Et Jéhovah dans Képler.

Jusqu'à ce que l'homme meure,
Il va toujours en avant.
Sa pensée a pour demeure
L'immense idéal vivant.

Dans tout génie il s'incarne;
Le monde est sous son orteil;
Et s'il n'a qu'une lucarne,
Il y pose le soleil.

Aux terreurs inabordable,
Coupant tous les fatals nœuds,
L'homme marche formidable,
Tranquille et vertigineux.

De limon il se fait lave,
Et colosse d'embryon;
Épictète était esclave,
Molière était histrion,

Ésope était saltimbanque,
Qu'importe! — il n'est arrêté

Que lorsque le pied lui manque
Au bord de l'éternité.

L'homme n'est pas autre chose
Que le prête-nom de Dieu.
Quoi qu'il fasse, il sent la cause
Impénétrable, au milieu.

Phidias cisèle Athènes ;
Michel-Ange est surhumain ;
Cyrus, Rhamsès, capitaines,
Ont une flamme à la main ;

Euclide trouve le mètre,
Le rhythme sort d'Amphion ;
Jésus-Christ vient tout soumettre,
Même le glaive, au rayon ;

Brutus fait la délivrance ;
Platon fait la liberté.
Jeanne d'Arc sacre la France
Avec sa virginité ;

Dans le bloc des erreurs noires
Voltaire enfonce ses coins ;
Luther brise les mâchoires
De Rome entre ses deux poings ;

Dante ouvre l'ombre et l'anime ;
Colomb fend l'océan bleu...
C'est Dieu sous un pseudonyme,
C'est Dieu masqué, mais c'est Dieu.

L'homme est le fanal du monde.
Ce puissant esprit banni
Jette une lueur profonde
Jusqu'au seuil de l'infini.

Cent carrefours se partagent
Ce chercheur sans point d'appui

Tous les problèmes étagent
Leurs sombres voûtes sur lui.

Il dissipe les ténèbres;
Il montre dans le lointain
Les promontoires funèbres
De l'abîme et du destin.

Il fait voir les vagues marches
Du sépulcre, et sa clarté
Blanchit les premières arches
Du pont de l'éternité.

Sous l'effrayante caverne
Il rayonne, et l'horreur fuit,
Quelqu'un tient cette lanterne;
Mais elle t'éclaire, ô nuit!

Le progrès est en litige
Entre l'homme et Jéhovah;
La greffe ajoute à la tige;
Dieu cacha, l'homme trouva.

De quelque nom qu'on la nomme,
La science au vaste vœu
Occupe le pied de l'homme
A faire les pas de Dieu.

La mer tient l'homme et l'isole,
Et l'égare loin du port;
Par le doigt de la boussole
Il se fait montrer le nord.

Dans sa morne casemate,
Penn rend ce damné meilleur;
Jenner dit : Va-t'en, stigmate!
Jackson dit : Va-t'en, douleur!

Dieu fait l'épi, nous la gerbe;
Il est grand, l'homme est fécond;

Dieu créa le premier verbe
Et Gutenberg le second.

La pesanteur, la distance,
Contre l'homme aux luttes prêt,
Prononcent une sentence ;
Montgolfier casse l'arrêt.

Tous les anciens maux tenaces,
Hurlant sous le ciel profond,
Ne sont plus que des menaces
De fantômes qui s'en vont.

Le tonnerre au bruit difforme
Gronde... — on raille sans péril
La marionnette énorme
Que Franklin tient par un fil.

Nemrod était une bête
Chassant aux hommes, parmi
La démence et la tempête
De l'ancien monde ennemi.

Dragon était un cerbère
Qui grince encor sous le ciel
Avec trois têtes ; Tibère,
Caïphe et Machiavel.

Nemrod s'appelait la Force,
Dragon s'appelait la loi ;
On les sentait sous l'écorce
Du vieux prêtre et du vieux roi.

Tous deux sont morts. Plus de haines!
Oh ! ce fut un puissant bruit
Quand se rompirent les chaînes
Qui liaient l'homme à la nuit!

L'homme est l'appareil austère
Du progrès mystérieux ;

Dieu fait par l'homme sur terre
Ce qu'il fait par l'ange aux cieux.

Dieu sur tous les êtres pose
Son reflet prodigieux;
Créant le bien par la chose,
Créant par l'homme le mieux.

La nature était terrible,
Sans pitié, presque sans jour;
L'homme la vanne en son crible,
Et n'y laisse que l'amour.

Toutes sortes de lois sombres
Semblaient sortir du destin;
Le mal heurtait aux décombres
Le pied de l'homme incertain;

Pendant qu'à travers l'espace
Elle roule en hésitant,
Un flot de ténèbres passe
Sur la terre à chaque instant;

Mais des foyers y flamboient,
Tout s'éclaircit, on le sent,
Et déjà les anges voient
Ce noir globe blanchissant.

Sous l'urne des jours sans nombre
Depuis qu'il suit son chemin,
La décroissance de l'ombre
Vient des yeux du genre humain.

L'autel n'ose plus proscrire;
La misère est morte enfin;
Pain à tous! on voit sourire
Les sombres dents de la faim.

L'erreur tombe; on l'évacue;
Les dogmes sont muselés;

La guerre est une vaincue;
Joie aux fleurs et paix aux blés!

L'ignorance est terrassée;
Ce monstre, à demi dormant,
Avait la nuit pour pensée
Et pour voix le bégaiement.

Oui, voici qu'enfin recule
L'affreux groupe des fléaux!
L'homme est l'invincible hercule,
Le balayeur du chaos.

Sa massue est la justice,
Sa colère est la bonté.
Le ciel s'appuie au solstice
Et l'homme à la volonté.

Il veut. Tout cède et tout plie.
Il construit quand il détruit;
Et sa science est remplie
Des lumières de la nuit.

Il enchaîne les désastres,
Il tord la rébellion,
Il est sublime; et les astres
Sont sur sa peau de lion.

VI

LE GRAND SIÈCLE

Ce siècle a la forme
D'un monstrueux char.
Sa croissance énorme
Sous un nain césar,

Son air de prodige,
Sa gloire qui ment,
Mêlent le vertige
A l'écrasement.

Louvois pour ministre,
Scarron pour griffon,
C'est un chant sinistre
Sur un air bouffon.

Sur sa double roue
Le grand char descend,
L'une est dans la boue,
L'autre est dans le sang.

La mort au carrosse
Attelle — où va-t-il ? —

Lavrillière atroce,
Roquelaure vil.

Comme un geai dans l'arbre,
Le roi s'y tient fier;
Son cœur est de marbre.
Son ventre est de chair.

On a pour sa nuque
Et son front vermeil
Fait une perruque
Avec le soleil.

Il règne et végète,
Effrayant zéro
Sur qui se projette
L'ombre du bourreau.

Ce trône est la tombe;
Et sur le pavé
Quelque chose en tombe
Qu'on n'a point lavé.

VII

ÉGALITÉ

Dans un grand jardin en cinq actes,
Conforme aux préceptes du goût,
Où les branches étaient exactes,
Où les fleurs se tenaient debout,

Quelques clématites sauvages
Poussaient, pauvres bourgeons pensifs,
Parmi les nobles esclavages
Des buis, des myrtes et des ifs.

Tout près croissait, sur la terrasse
Pleine de dieux bien copiés,
Un rosier de si grande race
Qu'il avait du marbre à ses pieds.

La rose sur les clématites
Fixait ce regard un peu sec
Que Rachel jette à ces petites
Qui font le chœur du drame grec.

Ces fleurs, tremblantes et pendantes,
Dont Zéphyre tenait le fil,

Avaient des airs de confidentes
Autour de la reine d'avril.

La haie, où s'ouvraient leurs calices
Et d'où sortaient ces humbles fleurs,
Écoutait du bord des coulisses
Le rire des bouvreuils siffleurs.

Parmi les brises murmurantes
Elle n'osait lever le front;
Cette mère de figurantes
Était un peu honteuse au fond.

Et je m'écriai : — Fleurs éparses
Près de la rose en ce beau lieu,
Non, vous n'êtes pas les comparses
Du grand théâtre du bon Dieu.

Tout est de Dieu l'œuvre visible.
La rose, en ce drame fécond,
Dit le premier vers, c'est possible,
Mais le bleuet dit le second.

Les esprits vrais, que l'aube arrose,
Ne donnent point dans ce travers
Que les campagnes sont en prose
Et que les jardins sont en vers.

Avril dans les ronces se vautre.
Le faux art que l'ennui couva
Lâche le critique Lenôtre
Sur le poëte Jéhovah.

Mais cela ne fait pas grand chose
A l'immense sérénité,
Au ciel, au calme grandiose
Du philosophe et de l'été.

Qu'importe ! croissez, fleurs vermeilles !
Sœurs, couvrez la terre aux flancs bruns.

L'hésitation des abeilles
Dit l'égalité des parfums.

Croissez, plantes, tiges sans nombre!
Du verbe vous êtes les mots.
Les immenses frissons de l'ombre
Ont besoin de tous vos rameaux.

Laissez, broussailles étoilées,
Bougonner le vieux goût boudeur;
Croissez, et sentez-vous mêlées
A l'inexprimable grandeur!

Rien n'est haut et rien n'est infime.
Une goutte d'eau pèse un ciel;
Et le mont Blanc n'a pas de cime
Sous le pouce de l'Éternel.

Toute fleur est un premier rôle;
Un ver peut être une clarté;
L'homme et l'astre ont le même pôle;
L'infini, c'est l'égalité.

L'incommensurable harmonie,
Si tout n'avait pas sa beauté,
Serait insultée et punie
Dans tout être déshérité.

Dieu, dont les cieux sont des pilastres,
Dans son grand regard jamais las
Confond l'éternité des astres
Avec la saison des lilas.

Les prés, où chantent les cigales,
Et l'ombre ont le même cadran.
O fleurs, vous êtes les égales
Du formidable Aldébaran.

L'intervalle n'est qu'apparence.
O bouton-d'or tremblant d'émoi,

Dieu ne fait pas de différence
Entre le zodiaque et toi.

L'être insondable est sans frontière.
Il est juste, étant l'unité.
La création tout entière
Attendrit sa paternité.

Dieu qui fit le souffle et la roche,
Œil de feu qui voit nos combats,
Oreille d'ombre qui s'approche
De tous les murmures d'en bas,

Dieu, le père qui mit des fêtes
Dans les éthers, dans les sillons,
Qui fit pour l'azur les comètes
Et pour l'herbe les papillons,

Et qui veut qu'une âme accompagne
Les êtres de son flanc sortis,
Que l'éclair vole à la montagne
Et la mouche au myosotis,

Dieu, parmi les mondes en fuite,
Sourit, dans les gouffres du jour,
Quand une fleur toute petite
Lui conte son premier amour.

VIII

LA MÉRIDIENNE DU LION

Le lion dort, seul sous sa voûte.
Il dort de ce puissant sommeil
De la sieste, auquel s'ajoute,
Comme un poids sombre, le soleil.

Les déserts, qui de loin écoutent,
Respirent ; le maître est rentré.
Car les solitudes redoutent
Ce promeneur démesuré.

Son souffle soulève son ventre ;
Son œil de brume est submergé,
Il dort sur le pavé de l'antre,
Formidablement allongé.

La paix est sur son grand visage.
Et l'oubli même, car il dort.
Il a l'altier sourcil du sage
Et l'ongle tranquille du fort.

Midi sèche l'eau des citernes ;
Rien du sommeil ne le distrait ;

Sa gueule ressemble aux cavernes,
Et sa crinière à la forêt.

Il entrevoit des monts difformes,
Des Ossas et des Pélions,
A travers les songes énormes
Que peuvent faire les lions.

Tout se tait sur la roche plate
Où ses pas tout à l'heure erraient.
S'il remuait sa grosse patte,
Que de mouches s'envoleraient !

IV

NIVOSE

I

— Va-t'en, me dit la bise,
C'est mon tour de chanter.
Et, tremblante, surprise,
N'osant pas résister,

Fort décontenancée,
Devant un Quos ego,
Ma chanson est chassée
Par cette virago.

Pluie. On me congédie
Partout, sur tous les tons.
Fin de la comédie.
Hirondelles, partons.

Grêle et vent. La ramée
Tord ses bras rabougris;
Là-bas fuit la fumée,
Blanche sur le ciel gris.

Une pâle dorure
Jaunit les coteaux froids.
Le trou de ma serrure
Me souffle sur les doigts.